

Quelques souvenirs sur Lénine en 1905

A. Lounatcharsky

Source: Sous ce titre général sont publiés trois souvenirs sur Lénine: «Le 9 janvier et l'émigration de Lénine» (1927), «Lénine rédacteur» (1931), «Quelques souvenirs sur Lénine en 1905» (1930). Publication en français dans: A.Lounatcharsky, Lénine tel qu'il fut. Moscou, éditions de l'Agence de Presse Novosti, 1981, pp. 79-92, complété pour la dernière partie par la version publiée dans: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Tome II, Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 428-429.

I

Rien n'aurait pu, mieux que les événements du 9 janvier ^[1], tirer au clair le sens de la rupture entre les bolcheviques et les mencheviques. Tous, nous savions parfaitement qu'en Russie le calme ne régnait pas, que le flot des eaux printanières grossissait, que l'on pouvait s'attendre à tel ou tel événement, mais même nous, l'aile la plus révolutionnaire de la social-démocratie, les événements de janvier nous ont surpris.

Toute l'émigration entra en effervescence. D'une part, évidemment, tous les cœurs frémirent d'un courroux consterné, mais en même temps toute la perspective à venir se dessinait avec beaucoup de netteté. Avant tout, bien sûr, Vladimir Ilitch lui-même en tira les conclusions nécessaires. Son esprit perspicace armé de l'analyse marxiste nous permettait, on peut le dire, de saisir tout l'événement dès les premiers jours ou même dès les premières heures. Sous sa direction, nous avons compris que ce ne serait pas seulement pour le prolétariat pétersbourgeois, mais pour celui de toute la Russie, la fin de tous les préjugés relatifs à l'autocratie, la limite au-delà de laquelle commence l'histoire de la lutte révolutionnaire du prolétariat, non plus sous forme de cercles et de groupes ouvriers, mais dans toute sa masse.

Vladimir Ilitch avançait avec un intérêt particulier au premier plan un autre aspect des événements : il notait ce besoin passionné de prendre les armes qui s'était emparé du prolétariat pétersbourgeois, lorsque les soldats tsaristes accueillirent sa pétition par des salves.

Sur-le-champ, les mencheviques se mirent à nous dénigrer, des rumeurs coururent sur notre blanquisme ^[2], notre jacobinisme ^[3], notre attitude « technico-militariste » à l'égard de la révolution, etc. Tous ces dires, à cette époque, au moment où l'histoire préparait déjà les premières collisions décisives entre le prolétariat et la machine de l'État, nous paraissaient, à leur tour, dignes de notre

[1] Le 9 janvier 1905, jour où il fut ordonné de tirer sur le cortège pacifique de plusieurs milliers de travailleurs pétersbourgeois venus à la résidence du tsar, le Palais d'Hiver, pour lui remettre une pétition le priant d'améliorer la vie du peuple. Ce sont les événements du « Dimanche sanglant » qui déclenchèrent la révolution de 1905-1907 dont le point culminant fut l'insurrection armée de décembre à Moscou (1905).

[2] D'après Auguste Blanqui (1805-1881), grand révolutionnaire français du XIXe siècle. Dans les débats marxistes, le « blanquisme » indique la tendance d'une élite révolutionnaire à agir coupée du mouvement de masse. (Note MIA)

[3] Jacobins : nom populaire des membres de la Société des Amis de la Constitution, rassemblant la bourgeoisie et la petite-bourgeoisie démocratiques et d'où sont issus les principaux dirigeants de la Révolution française de 1789. (Note MIA)

mépris.

Nous continuions à réfléchir sur la nécessité de faire avancer la question de la lutte révolutionnaire directe, du renversement de l'autocratie par des grèves générales et des insurrections armées, nous en parlions et quand le moment arriva, au IIIe Congrès du parti ^[4], il était tout à fait clair que les bolcheviques intervenaient comme de véritables révolutionnaires au sens propre et exact du terme, comme les partisans de l'insurrection du peuple qui doit être techniquement préparée et dont la spontanéité doit être nourrie du maximum de conscience. [1927]

II

Nul doute ^[5] que Vladimir Ilitch était le premier artisan de notre cause, et pas seulement du fait de sa préparation politique, de son autorité, de sa capacité de travail, de son tour de main de journaliste, de la quantité de travail qu'il fournissait et des résultats que ce travail donnait.

Il était, politiquement, toujours en ébullition. Il cherchait sur quoi s'appuyer, sur quel fait. Il hâtait le déchiffrement des nouvelles venues de Russie et se jetait sur elles avec avidité. Une petite nouvelle, des données globales sur ce qui se passait dans le pays lui servaient sur-le-champ de support pour des généralisations remarquables et il déployait immédiatement devant nous ce que cela signifiait. Nous suivions très attentivement les événements de Russie.

Nous avons partagé entre nous tous les journaux, mais Vladimir Ilitch vérifiait tout et il lisait ainsi toutes nos parts en plus de la sienne. De même nous lisions le courrier européen et la presse menchéviste. Nous cherchions à y trouver et à lire certains traits que Lénine attendait, lui qui comprenait où menait la ligne menchéviste.

Souvent les articles étaient discutés d'avance. Cela était vrai aussi bien pour les articles que Vladimir Ilitch écrivait que pour les nôtres. Il nous demandait souvent quelles étaient nos propositions sur certains sujets, nous faisons les nôtres et lui, les siennes. Chaque titre et chaque sujet exposé succinctement était discuté. Celui qui proposait le sujet d'un article en développait les principales thèses et exposait ses positions fondamentales : les autres faisaient leurs objections, discutaient. Vladimir Ilitch aussi. Une conversation animée se déroulait. À un moment donné, Vladimir Ilitch disait : maintenant, allez et écrivez.

L'article n'était pas toujours discuté collectivement avant d'être écrit, mais il l'était toujours avant d'être publié. C'était possible car l'organe était hebdomadaire, les matériaux n'étaient pas nombreux et on pouvait les étudier attentivement. Il arrivait parfois qu'en seconde lecture l'article fût fortement remanié.

Bien souvent, un article écrit pour commencer par Orlovski [*Vorovsky*] ou *Olminski* finissait par être l'œuvre de Lénine. Il le modifiait fortement, biffait, changeait, incorporait de longs passages si bien que, par la suite, les rédacteurs des rééditions ne savaient souvent pas à qui l'attribuer. En effet, Lénine avait sa manière à lui, aussi distinguait-on la façon littéraire et intellectuelle d'Orlovski ou l'esprit ironique à la Saltykov-Chtchédrine ^{5a} d'Olminski, styles qui n'étaient pas celui de Vladimir Ilitch, bien que, par d'autres indices, l'article semblât avoir été écrit par lui. Ses mots d'ordre, ses expressions

[4] Le IIIe congrès du P.O.S.D.R. s'est tenu à Londres du 12 au 27 avril (25 avril – 10 mai) 1905. Il fut préparé par les bolcheviques et se déroula sous la direction de Lénine. Les mencheviques refusèrent d'y prendre part et convoquèrent à Genève leur propre conférence. Le congrès discuta les principales questions de la révolution qui se déroulait en Russie ; entre autres celles de l'insurrection armée, du gouvernement révolutionnaire provisoire et de l'attitude envers le mouvement paysan.

[5] Le 13 mars 1931, Lounatcharsky fit une conférence « *Lénine rédacteur* » dans le cadre d'un cours sur le marxisme. En 1960, une version abrégée de cette conférence fut publiée dans le livre Lénine, journaliste et rédacteur sous le titre « *Lénine rédacteur* ». Le sténogramme intégral se trouve aux archives de l'Institut du marxisme-léninisme.

5a] Chtchédrine (Saltykov-Chtchédrine), Mikhaïl Evgrafovitch (1826-1889), écrivain satirique russe, démocrate révolutionnaire.

franches, sa façon de répéter, de tourner sous toutes ses faces une thèse connue pour la faire entrer dans la tête du lecteur et dans la nôtre se reconnaissaient facilement.

Notre travail était collectif. Vladimir Ilitch revoyait toujours tout article de tel ou tel auteur : il ajoutait ici ou là une phrase, modifiait la conclusion. Il est vrai qu'il proposait à l'auteur de le faire lui-même et il arrivait que, sur ses indications, l'auteur modifia son article, mais le plus souvent, cette dernière correction se faisait dans une ambiance telle que Vladimir Ilitch survenait toutes les demi-heures et demandait ;

— Eh bien ! ces copies, vous allez me les donner ou non ?

Et comme le temps manquait, Vladimir Ilitch lui-même se mettait à la tâche. Il écrivait extrêmement vite de son écriture large et rapide, mais toujours très lisible. Il emportait sur-le-champ les copies et faisait instantanément les corrections nécessaires. S'il était trop tard et qu'on ne pût relire en commun, nous lui faisions confiance et nous passions l'article au metteur en page.

Il y avait des cas aussi où les articles de Vladimir Ilitch lui-même subissaient des remaniements. Sur ce point, Vladimir Ilitch n'avait pas du tout l'allure d'un chef. Il était devenu chef parce qu'il comprenait plus vite que les autres, développait plus largement une idée, trouvait des expressions plus fortes, travaillait plus vite et que toutes ces excellentes qualités de journaliste le plaçaient sans doute possible à la première place. Mais il n'avait aucune vanité, ne se vexait jamais et ne désirait jamais parader. Modestement, il écoutait les remarques d'Olminski lui montrant que telle ou telle phrase n'était pas correcte du point de vue de la langue, de la syntaxe et même parfois qu'elle n'était pas assez fortement exprimée du point de vue politique. Souvent, il modifiait lui-même, cherchait une expression plus vive et lorsqu'on lui en proposait une bien trouvée, il l'acceptait avec un plaisir particulier.

Les événements révolutionnaires et la grande grève ^[6] éclatèrent lorsque j'étais en Italie ^[7]. Vladimir Ilitch m'obligea à oublier mes maladies et à partir pour Petersbourg. Il m'envoya ce télégramme parce que lui-même était venu à Petersbourg ^[8] après la proclamation de la constitution ^[9] et là, vous savez, en plus de s'être mis en tête de l'organisation bolchevique, prit la direction de la « *Novaïa Jizn* » ^[10]. C'est à ce journal qu'il m'appelait.

Nous commençâmes à organiser des réunions de rédaction où nous discutons des articles. C'était un quotidien qui recevait beaucoup de matériaux et l'examen attentif en était impossible ; plusieurs fois, Vladimir Ilitch nous avoua :

— Je me demande s'il est si bien que cela d'avoir un grand journal, en une journée on ne peut le saisir en entier. Il est même difficile à lire, il n'y a pas moyen d'arriver jusque dans les coins. Si notre journal était moins grand, plus pratique pour les ouvriers, ce serait peut-être mieux...

Mais cette nostalgie de Vladimir Ilitch pour un journal qu'on puisse tenir en mains, comme il en avait l'habitude, pour que chaque ligne soit pesée, sentie, mise en place, la police vint bientôt y mettre fin en

[6] Il s'agit de la grève politique générale d'octobre 1905 en Russie au cours de laquelle le prolétariat russe créa pour la première fois dans l'histoire mondiale les organisations politiques prolétariennes de masse, les Soviets des députés ouvriers.

[7] En été 1905, Lounatcharsky quitta la Suisse pour l'Italie (Viareggio, Florence).

[8] Revenant de l'émigration, Lénine arriva à Petersbourg le 8 (21) novembre 1905.

[9] Il s'agit du manifeste du tsar « *Sur le perfectionnement du régime d'État* ». Nicolas II, effrayé par la montée des forces révolutionnaires, publia le 17 octobre 1905 un manifeste dans lequel il promettait des « *libertés civiles* » et une Douma « *législative* ».

[10] La « *Novaïa Jizn* » fut le premier journal bolchevique légal ; il parut chaque jour du 27 octobre (9 novembre) au 3 (16) décembre 1905 à Petersbourg. Le poète N. Minski, représentant du courant symboliste décadent, en était le rédacteur-éditeur officiel ; l'éditrice était [M. Andrééva](#). [Gorki](#) apporta au journal une participation active et une aide matérielle. Dès que Lénine rentra d'émigration à Petersbourg, le quotidien parut sous sa direction immédiate. Ainsi, « *Novaïa Jizn* » devint en fait l'organe central du P.O.S.D.R. Quatorze articles de Lénine y furent publiés. On comptait parmi les collaborateurs du journal M. Olminski, V. Vorovski, A. Lounatcharsky et V. Bontch-Brouïévitch.

interdisant « *Novaïa Jizn* ». Quand ce journal fut supprimé, immédiatement après la dissolution du Soviet de Petersbourg, nous passâmes à d'autres journaux d'un format moins grand ^[11].

Quand nous eûmes adopté des journaux moins grands, la situation avait changé. « *Novaïa Jizn* » avait paru dans le bon vieux temps où, en fin de compte, la liberté de la presse régnait plus ou moins. Maintenant, les choses se gâtaient. C'était après l'insurrection armée de décembre à Moscou et nous étions menacés par une franche réaction. À cette époque, nous publions de petits journaux et notre tâche était de défendre nos positions contre le menchévisme. Vladimir Ilitch tenait fermement les choses en mains et vérifiait chaque ligne.

Nous élaborions alors des choses plus importantes que des articles, nous mettions au point les résolutions du parti. La situation était telle qu'il fallait tout peser. D'une part, on risquait de donner dans la phraséologie défendant les positions d'un radicalisme romantique, positions qui empêchaient des actions directement révolutionnaires ; d'autre part, le menchévisme prenait alors le chemin du liquidationnisme ^[12].

De la ligne menée par Lénine, ligne dite du juste milieu, mais en réalité seule ligne révolutionnaire, on pouvait glisser d'un côté ou d'un autre. Les résolutions que nous mîmes au point au cours de nos pourparlers avec les mencheviques juste avant le congrès de Stockholm ^[13], pendant et après lui, lorsque la scission et les divergences se manifestèrent dans le C.C. avaient beaucoup d'importance.

Ces résolutions étaient élaborées par la méthode particulière de Vladimir Ilitch. C'était littéralement une méthode de travail collectif. Nous nous réunissions au nombre de douze ou quatorze. Vladimir Ilitch disait : mettons au point une résolution quelconque. Il donnait lui-même son projet, proposait de le diviser en un certain nombre de paragraphes, donnait une idée générale et nous nous mettions à rédiger ensemble. Vladimir Ilitch ou quelqu'un d'autre proposait la première formule.

On la discutait littéralement mot par mot pour voir comment la tourner le mieux possible. Dès que la formule semblait réussie, elle subissait la critique de Vladimir Ilitch : ne peut-elle pas soulever de malentendus ? N'y aura-t-il pas de confusions ? On cherchait des formules plus exactes et quand quelqu'un avait trouvé, Lénine disait : voilà ce que j'appelle parler, fixons-le. Et cette formule était inscrite. Ainsi de suite jusqu'à la fin, puis la rédaction relisait et rédigeait sur-le-champ et on n'aurait vraiment pas pu dire à qui appartenait tel ou tel mot, telle ou telle expression. Chacun exprimait la formule telle qu'elle lui venait à l'esprit.

D'une façon générale, je dois dire que Vladimir Ilitch laissait à ses collaborateurs une assez grande liberté pour l'expression et pour la présentation. Il laissait également une certaine liberté dans le choix des thèmes.

Mais ce n'était pas le cas pour la ligne politique. Là où il sentait qu'on s'écartait de la ligne politique juste, il était implacable et n'acceptait aucun compromis.

Camarades, je dois dire, bien que cela ne se rapporte sans doute pas aux méthodes de rédaction de Vladimir Ilitch, mais plutôt aux méthodes générales de direction politique, qu'il aimait beaucoup, lorsqu'il confiait une intervention à quelqu'un, en tracer les grands axes avec lui. J'avais à ma disposition un grand nombre de ces schémas, mais malheureusement tout cela a disparu dans mes déplacements. Bien entendu, ce qui me restait, je l'ai remis aux archives.

[11] Pour remplacer « *Novaïa Jizn* » interdit par le gouvernement tsariste, les bolcheviques fondèrent un nouveau journal légal qui parut sous divers titres : « *Volna* », « *Vpériod* » et « *Ekho* ». En juillet 1906, ce journal bolchevique légal fut interdit par le gouvernement.

[12] Courant opportuniste dans le P.O.S.D.R., né après la défaite de la révolution de 1905-1907. Les liquidateurs niaient la nécessité de conserver clandestin le parti social-démocrate en Russie et professaient la légalité, ce qui dans les conditions de la réaction contre-révolutionnaire équivalait au refus d'une lutte de classe active.

[13] Le IVe Congrès (Congrès d'unification) du P.O.S.D.R. se tint à Stockholm du 10 au 25 avril (23 avril-8 mai) 1906.

Il arrivait souvent que Vladimir Ilitch prenne un crayon rouge ou bleu et écrive quelques thèses sur une feuille de papier, puis qu'il dise :

— Pouvez-vous les développer dans un rapport ? Êtes-vous d'accord ou non ?

On lui répondait ; bon, je les prends en considération, je parlerai de cette façon. Il agissait souvent ainsi lors des conférences et des congrès. C'est pourquoi ses camarades, ses collaborateurs faisaient souvent des rapports dont les arguments avaient été fournis par Vladimir Ilitch.

C'est un détail intéressant et si l'on retrouvait le plus possible de ces thèses, elles montreraient à présent que même des travaux qui n'ont pas de rapport avec Vladimir Ilitch portaient le sceau puissant de son génie, de sa perspicacité et de sa capacité à bâtir des thèses fondamentales. [1931]

III

Chaque fois ^[14] qu'on me demande de faire part de mes souvenirs sur Lénine, je ne puis me pardonner de ne pas avoir d'une façon quelconque, ne fût-ce que sous la forme la plus conspirative (car ce temps-là n'était pas sans danger pour tout ce qui était écrit), tenu mon journal, de ne pas avoir pris de notes qui auraient dans la suite été un appui pour ma mémoire. Le très grand nombre de conversations personnelles très intéressantes, toutes sortes de réunions et de travaux collectifs au cours desquels je pouvais voir Lénine de près, d'événements dont nous étions plus ou moins ensemble les acteurs, ce qui m'a permis d'observer la façon dont il accomplissait sa mission historique, tout cela a passé, laissant en moi une faible trace que je ne peux pas même parfois fixer dans le temps.

J'essaierai brièvement de communiquer à mes lecteurs le plus important de ce qui m'est resté en mémoire concernant la part prise par Lénine aux événements de 1905, part que je connais non pas par les livres, mais par le témoignage de mes propres yeux et oreilles.

Vladimir Ilitch menait une vie bouillante et diversement animée car Petersbourg et Moscou, et bien d'autres villes de province, vivaient d'une vie intense entre le bouleversement révolutionnaire et la réaction qui pointait. Leurs rues se couvraient souvent de sang et s'éclairaient des incendies allumés par les pogroms des Cent-Noirs, elles écoutaient en frémissant les rumeurs sur la destinée de l'armée de Mandchourie ^[15] que le gouvernement cherchait à disperser pour que son reflux ne vienne pas s'ajouter aux émeutes paysannes et à la révolution ouvrière dont les vagues s'élargissaient de plus en plus.

L'influence que Lénine exerçait par l'intermédiaire de l'aile bolcheviste de la social-démocratie était évidemment très grande, Elle était renforcée par le grand résonateur qu'étaient, entre ses mains, les journaux légaux.

Toutefois, il faut bien reconnaître qu'à cette époque la classe ouvrière n'était pas nettement organisée, malgré l'existence du Soviet de Petersbourg et d'autres soviets de province. De même, l'appareil du parti était encore bien fragile. C'est pourquoi les événements allaient encore pour une bonne part beaucoup plus d'eux-mêmes que ce ne fut le cas, disons, lors de la préparation de la Révolution d'Octobre et surtout après elle... Il faut encore ajouter l'absence d'unité dans le parti social-démocrate qui, pourtant, était encore considéré comme un tout. Cela paralysait dans une grande mesure son action.

[14] Ce texte parut pour la première fois dans la revue « *Prolétarskaïa révoloutsia* » n°2-3 de 1930.

[15] Il s'agit des troupes russes ayant participé à la guerre russo-japonaise de 1904-1905. Dans l'article « *Journées sanglantes à Moscou* », paru le 27 septembre (10 octobre) 1905, Lénine écrivait : « *A en juger d'après tous les renseignements, l'armée de Mandchourie a un état d'esprit très révolutionnaire, le gouvernement craint de la rapatrier et ne peut ne pas la rapatrier, sous peine de s'exposer à de nouvelles révoltes plus graves encore* » (*Œuvres*, t. 9, p. 352).

La situation évoluait cependant avec rapidité. Plus d'une fois, Lénine nous a avertis que la révolution était dans le plus grand danger.

À ce moment déjà, il accordait beaucoup d'importance à la participation à la révolution des masses paysannes de la campagne et des soldats de l'armée et, en particulier, de l'armée de Mandchourie qui, à ce moment, se résorbait peu à peu.

Cependant, l'observation des émeutes paysannes et de leur caractère, l'échec de tentatives aussi héroïques que les insurrections armées de Sveaborg et de Sébastopol ^[16] démontrèrent à Lénine et au C.C. tout entier que cet allié n'était pas encore suffisamment constitué. Mais pas une minute, évidemment, cela n'incita les bolcheviques à modifier leur ligne pour une alliance solide des ouvriers et des paysans en vue de réaliser le mot d'ordre d'alors : *Dictature démocratique des ouvriers et des paysans*.

Dans leur majorité, les mencheviques ([Martov](#), [Martynov](#), [Dan](#)) avaient adopté des positions au plus haut point opportunistes, s'efforçant de faire des Soviets et de la classe ouvrière une simple armée auxiliaire au service de la bourgeoisie qui, selon eux, était appelée au pouvoir par l'histoire même.

Au plus fort de ces discussions, le gouvernement se sentit suffisamment fort pour faire arrêter le 16 (3) décembre les membres du premier Soviet de Petersbourg Cette arrestation bouleversa tout le monde et, du nombre, évidemment, Lénine. Je me souviens de son inquiétude profonde, de ses discours soucieux. Il ressemblait à un capitaine sur le pont d'un navire au milieu de l'orage.

On sait que l'insurrection de décembre, désapprouvée par beaucoup de sociaux-démocrates (par [Plékhanov](#), par exemple), fut, au contraire, entièrement approuvée par les bolcheviques et leur chef. Lénine trouvait parfaitement justifiée et tout à fait naturelle cette tentative pour donner au mouvement, face à l'offensive du gouvernement, une forme plus élevée. Je me souviens de ces jours infiniment sombres et anxieux. Nous ne recevions pas toujours à temps des nouvelles de Moscou. La situation n'était pas claire. Lénine dévorait avec avidité chaque ligne des communications qui nous parvenaient, chaque parole des camarades qui venaient de là-bas.

J'ai encore le sentiment que l'appareil bolchevique de Petersbourg a fait tout son possible pour venir en aide à l'insurrection de Moscou, tout au moins pour interrompre des communications entre Petersbourg et Moscou. À l'époque, beaucoup de choses en dépendaient.

Je n'ai pas été membre des groupes de bolcheviques qui devaient faire tous leurs efforts pour soutenir la grève du chemin de fer Nikolaevskaïa, ou, tout au moins, pour démanteler la voie ferrée. Sur ce chemin de fer, les troubles étaient importants, la voie était détruite, mais nos forces s'avérèrent insuffisantes. Le régiment Semionovski fut lancé sur Moscou et la troupe mit fin au mouvement des héroïques ouvriers de Krasnaïa Presnia.

Si nous avions eu à Petersbourg davantage de forces organisatrices, si le prolétariat avait eu plus d'influence, il aurait été possible de réunir des circonstances plus favorables à la marche des événements que celles qui résultèrent de quelques jours de combats de rues à Moscou.

Dans cette situation, de grands changements se produisirent également dans la mentalité des mencheviques En tout cas, cet état de choses rendait possible l'accord que dictait à tous une situation

[16] Les années 1905 et 1906 ont été témoins d'une vague de troubles paysans en Lettonie, en Pologne, en Ukraine et au Caucase. Leur résultat a été la formation, en août 1905, de l'Union paysanne de Russie. Lénine écrivait à ce propos : « *Elle a été une organisation réellement populaire, une organisation de masse, partageant naturellement certains préjugés du paysan, sensible à ses illusions petites-bourgeoises (comme y sont sensibles nos socialistes-révolutionnaires eux aussi),... une organisation de masse effective révolutionnaire dans son essence même, capable d'appliquer réellement les méthodes révolutionnaires de lutte* ». (V. Lénine, *Œuvres*, t. 10, p. 266). L'insurrection armée de Sébastopol commença le 11 (24) novembre 1905 et dura 5 jours. L'insurrection dans le fort de Sveaborg (près d'Helsingfors) éclata dans la nuit du 17 (30) au 18 (31) juillet 1906. Le 20 juillet (2 août), l'insurrection fut matée.

menaçante pour la révolution.

Après l'interdiction de « *Novaïa Jizn* » et de « *Natchalo* » ^[17], on tenta de fonder un journal unique « *Severno Goloss* » ^[18]. De longs pourparlers commencèrent en même temps entre les centres des bolcheviques et des mencheviques afin de parvenir à une entente quelconque.

C'est alors que j'eus l'occasion de voir souvent Lénine et de l'observer, à cette phase de développement de notre parti, comme tacticien et stratège des combats à l'intérieur du parti. Je présidais la plupart de ces réunions, mais c'est presque toujours Lénine qui indiquait la ligne à suivre. Il confiait seulement de temps à autre à quelqu'un quelques allocutions ou déclarations. C'est principalement lui qui menait la lutte contre les mencheviques, lutte dont le but essentiel était de forcer les mencheviques à prendre une position réellement révolutionnaire et à effectuer un minimum, d'ailleurs important, d'actions résolues.

Au cours de ces réunions, nous ne sommes pas arrivés à une conclusion nette. Seuls les matériaux d'un accord furent préparés. Ensuite, ces matériaux furent discutés lors de différentes conférences : celle des bolcheviques à Tammerfors et celle des mencheviques qui se tint je ne sais plus où. Le résultat, on le sait, fut le Comité central unifié et la rédaction unifiée de l'organe central.

Presque immédiatement après, l'échec de l'insurrection de décembre modifia la situation politique. Tout d'abord, le centre bolchevique (en premier lieu Lénine lui-même) n'estimait pas la victoire gouvernementale à Moscou comme un fait assez décisif pour modifier la tactique révolutionnaire fondamentale du parti et du prolétariat. Au contraire, le point de vue de Lénine était qu'il fallait reconsidérer notre ligne alors purement militaire. Si je ne me trompe, c'est à l'île Vassilievski ^[19] que se tint cette grande réunion bolchevique du parti lors de laquelle Lénine fit pour la première fois un discours sur la nécessité de mener contre le gouvernement une guérilla, une guerre de partisans, qui assurerait des combats d'arrière-garde et serait comme un pont jeté vers l'essor des luttes révolutionnaires à venir. Ce discours fit sur tous une impression profonde...

Il y eut, dans la suite, des moments où, fâchés par la nécessité d'une retraite, les ouvriers et les vieux révolutionnaires se divisaient presque par moitié entre les partisans de la tactique récemment encore défendue par Lénine et les partisans du nouveau cours qu'il prenait peu à peu et qui visait à conserver dans son intégrité le parti illégal, à épargner les forces, à utiliser, chose nécessaire, tous les moyens légaux, les restes de liberté de la tribune de la Douma, etc.

En ce qui concerne les mencheviques, ils détestaient, regrettaient leurs penchants révolutionnaires et perdaient foi en la possibilité d'une révolution. On rencontrait déjà parmi eux en taches odieuses ces couleurs de la trahison, dont se couvrit plus tard leur aile liquidatrice.

Mais la force d'inertie des pourparlers en cours sur une entente, le caractère encore latent des processus qui se déroulaient, d'une part, dans notre parti, de l'autre, parmi les mencheviques, tout cela permettait que, dans les discussions que je décriais, les efforts fussent poursuivis en vue d'une unification du parti. Le congrès de Stockholm a été la plus grande tentative faite dans ce sens.

Le IVe Congrès (Congrès d'unification) du parti n'entre pas dans le cadre de cet article, car il se trouve chronologiquement en dehors de l'année 1905, mais la campagne électorale [*pour la Douma*] qui par son esprit avait beaucoup de choses en commun avec notre genre de travail en 1905 a marqué la transition vers ce congrès.

[17] « *Natchalo* » était un quotidien mencheviste légal : il parut à Petersbourg du 13 (26) novembre au 2 (15) décembre 1905.

[18] « *Séverno Goloss* » était un quotidien légal, organe unifié du P.O.S.D.R. : il parut à Petersbourg à partir du 6 (19) décembre 1905, après l'interdiction par le gouvernement des journaux « *Novaïa Jizn* » et « *Natchalo* ». Ce quotidien fut rédigé ensemble par les bolcheviques et les mencheviques Au 3e numéro, le 8 (21) décembre 1905, le journal fut interdit par le gouvernement.

[19] Quartier de Petersbourg.

J'ai souvent accompagné Lénine au cours de la campagne électorale. Nous sommes intervenus ensemble dans pas moins de dix réunions. La plupart du temps, j'exposais notre plate-forme d'après un plan établi d'avance. Nous luttions avec acharnement contre les mencheviques. Bien que le congrès dût être unificateur, chacun comprenait que le parti unifié prendrait telle ou telle physionomie suivant le nombre des voix à ce congrès.

Lénine me disait alors, avec sa fine ironie :

— Si nous avons la majorité au Comité Central ou à l'organe central, nous exigerons une discipline rigoureuse. Nous insisterons sur la soumission absolue des mencheviques à l'unité du parti. Tant pis si leur essence petite-bourgeoise les empêche de marcher avec nous. Qu'ils prennent sur eux la honte de la rupture de l'unité du parti, si chèrement acquise. Il est certain que dans ces conditions, ils emmèneront hors de ce parti « unifié » beaucoup moins d'ouvriers qu'ils n'y en ont amené.

Je demandai à Vladimir Ilitch :

— Mais si, en fin de compte, nous sommes en minorité ? Accepterons-nous l'union ?

Lénine eut un sourire énigmatique et dit :

— Cela dépend des circonstances. De toutes façons, nous ne permettrons pas qu'on fasse de l'union un nœud coulant pour nous, et en aucun cas nous ne nous laisserons traîner au bout d'une chaîne par les mencheviques.

On voit d'ici combien difficiles étaient les débats. Chaque voix de plus à Petersbourg, qui allait devenir Leningrad, avait de l'importance. La même lutte était menée partout, évidemment. Comme on sait, à cet égard, le Caucase nous porta un coup dur par la suite. Nous nous efforçâmes de riposter aux mencheviques par l'Oural.

J'intervenais aux réunions électorales ; je présentais notre plate-forme, j'énumérais tous les péchés et toutes les fautes du menchévisme dans le passé, j'exposais la précarité manifeste de leur programme actuel. Je me souviens que le frère cadet de Martov fut maintes fois mon contradicteur sur ce terrain.

Lénine prenait la parole pour clore les débats ; mettant à profit, avec son esprit d'à-propos coutumier, toutes les fautes commises par les mencheviques à la réunion donnée, il ridiculisait l'adversaire.

Aujourd'hui encore j'évoque avec enthousiasme les batailles que nous livrions alors, dans une atmosphère révolutionnaire ardente. Même le sentiment général que la vague de la révolution commençait à retomber, ne pouvait obscurcir notre bonheur de posséder une tactique révolutionnaire et marxiste authentique.

Je pense qu'en dépit de mon étroite amitié d'alors avec [Bogdanov](#), je n'aurais pas commis de fautes par la suite, si les circonstances ne m'avaient obligé à émigrer, presque immédiatement après mon retour du congrès de Stockholm. L'acte d'accusation dressé contre moi était extrêmement grave. On avait donné à entendre à l'avocat que le Comité du Parti m'avait recommandé, Tchérékoul-Kouch, que le mieux pour moi serait de m'expatrier. Après avoir conféré avec le camarade Vorovski, chargé d'élucider cette question avec moi, il fut décidé qu'on m'aiderait à prendre la fuite au plus vite, par la Finlande. Sinon, j'étais menacé, à coup sûr, de longues années d'emprisonnement.

Ce départ mit entre moi et le centre du parti, une certaine distance, extrêmement désagréable et grosse de conséquences. Heureusement qu'après avoir piétiné dans les erreurs « de gauche » ^[20], l'approche

[20] Lounatcharsky adhéra (avec Bogdanov, Pokrovsky, Boubnov et Alexinsky notamment) en 1908 au courant bolchevique dit « otzoviste » (du verbe russe *otzovat* : retirer, révoquer), qui exigeait le rappel des députés social-démocrates de la IIIe

d'une nouvelle et grandiose vague révolutionnaire me remit dans la voie juste, où je trouvai un accueil affable de la part de Lénine.

Je dois dire que dans la période qui précéda cet immense essor de la révolution, j'eus encore l'occasion, malgré le désaccord qui avait commencé et s'accrut par la suite, de travailler en contact très étroit avec Lénine aux congrès internationaux de Stuttgart et de Copenhague ; mais, évidemment, cela n'entre pas dans le cadre de cet article. [1930]

Douma d'État et la cessation du travail dans les organisations légales. (Note MIA)